

# **SIDA. Une écriture au féminin**

sous la direction de  
Florence Lhote et Nicolas Balutet

<b>Nicolas Balutet</b>	<b>p. 7</b>
<hr/>	
Introduction	
<b>Renaud Chantraine et Bérénice Mauguil-Bellucci</b>	<b>p. 17</b>
<hr/>	
Suivre les trajectoires féministes : analyses culturelles situées de l'épidémie du Sida	
<b>Éva Feole</b>	<b>p. 43</b>
<hr/>	
Le point de vue lesbien. <i>La Vie heureuse</i> de Nina Bouraoui et le renversement de l'imaginaire sexuel lié au Sida	
<b>Florence Lhote</b>	<b>p. 59</b>
<hr/>	
<i>Le Cas Zéro</i> (2018) de Sarah Barukh : ce que le thriller médical dit du VIH/Sida aujourd'hui	
<b>Thomas Ayouti</b>	<b>p. 79</b>
<hr/>	
Catherine Mavrikakis : exécutrice testamentaire. Deuils impossibles et interdits dans <i>Deuils cannibales et mélancoliques</i>	
<b>Isabelle Sentis</b>	<b>p. 95</b>
<hr/>	
Les influences multiples des récits au féminin sur certaines stratégies actuelles de soin	
<b>Florence Lhote</b>	<b>p. 113</b>
<hr/>	
Conclusion	
<b>Bibliographie générale</b>	<b>p. 119</b>
<hr/>	

# Introduction

NICOLAS BALUTET

**NICOLAS BALUTET** est Professeur des Universités à l'Université Polytechnique Hauts-de-France (Valenciennes) et membre du Laboratoire CRISS. Spécialiste de littérature et de civilisation hispano-américaines, il est l'auteur et le coordinateur d'une quinzaine d'ouvrages et de numéros de revues, parmi lesquels *Écrire le sida* (Lyon, Jacques André Éditeur, 2010), *Poética de la hibridez en la literatura mexicana posmodernista* (Madrid, Pliegos, 2015), *Figures de l'outsider en Amérique hispanique* (Paris, L'Harmattan, 2019), « Lo trans- y la ficción hispanoamericana contemporánea » (Revue *Babel. Littératures plurielles*, Toulon, 2018, avec José García-Romeu) et « Littératures et arts contemporains : l'hybridité à l'œuvre » (Revue *Babel. Littératures plurielles*, Toulon, 2016, avec Alice Pantel et Belén Hernández Marzal).

**L**E SIDA a longtemps été associé à une forme de punition, de châtement quasi divin à l'encontre de catégories de population perçues comme transgressives et perverses (les homosexuels ou les toxicomanes, par exemple)<sup>[1]</sup>. Dans cette représentation mentale empreinte d'androcentrisme, la femme n'avait pas sa place à l'exception de la prostituée dont le comportement sexuel l'assimilait aux groupes précédents. La prostituée constitua d'ailleurs, toujours dans l'imaginaire collectif, la porte d'entrée de la contagion hétérosexuelle<sup>[2]</sup>. Les femmes ont donc longtemps été les « oubliées du Sida ». Jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, le VIH/Sida au féminin était pratiquement invisible<sup>[3]</sup> avec pour conséquence l'absence de politiques de santé destinées aux femmes<sup>[4]</sup>. La perception autour du

- 
- [1] Sontag, *La maladie comme métaphore. Le Sida et ses métaphores*, pp. 151, 185 ; Ménil, *Saints et saufs. Sida : une épidémie de l'interprétation*, pp. 35-36.
- [2] Meruane, *Viajes virales. La crisis del contagio global en la escritura del Sida*, pp. 104-105.
- [3] Dossier de l'Institut Panos, *Sida. Une triple menace pour les femmes*, p. 72 ; Mensah, *Ni vues ni connues ? Femmes, VIH et médias*, pp. 12, 40-41 ; Del Amo, *El Sida y la mujer. Aspectos clínicos y sociales*, p. 35.

VIH/Sida a évolué, bien évidemment, et les œuvres littéraires et artistiques, si bien analysées pour ces dernières dans l'ouvrage d'Élisabeth Lebovici, *Ce que le Sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*<sup>[5]</sup>, de même que les travaux de théoriciennes américaines comme Gayle Rubin, Susan Sontag, Sarah Schulman ou Paula Treichler, étudiées dans le présent volume par Renaud Chantraine et Bérénice Mauguil-Bellucci, ont contribué à « dé-minoriser » la maladie, à sortir des stéréotypes.

Dans le domaine littéraire, les récits du VIH/Sida écrits par des femmes restent, cependant, très largement minoritaires. S'ils sont moins nombreux, souvent des œuvres autobiographiques, de témoignage, des « autopathographies » selon l'expression inventée par Stéphane Grisi<sup>[6]</sup>, les autrices semblent présenter des perspectives, des discours, des vécus plus divers que les hommes<sup>[7]</sup>, investissant une pluralité de genres, à l'instar du thriller médical de Sarah Barukh, *Le Cas Zéro*, qu'analyse Florence Lhote dans les pages suivantes. Parfois hybrides dans leur forme comme le magnifique texte de Colette Guedj, *Le baiser papillon*<sup>[8]</sup>, ces récits rejoignent néanmoins ceux des hommes sur plusieurs points.

C'est le cas, par exemple, de la narration « clinique » du Sida qui renvoie au registre naturaliste. Elle se manifeste par un grand souci d'objectivité et l'explicitation crue des conséquences physiques de la maladie (infections vaginales, pertes de sang, diarrhées aiguës, vomissements, inflammations du

[4] Lebovici, *Ce que le Sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, p. 12.

[5] *Ibid.*

[6] Grisi, *Dans l'intimité des maladies. De Montaigne à Hervé Guibert*, p. 12.

[7] Jaccomard, *Lire le Sida. Témoignages au féminin*, p. 13.

[8] Guedj, *Le baiser papillon*.

foie, mycoses digestives, zonas, etc.<sup>[9]</sup>), avec une attention toute particulière, parmi les représentations hyperréalistes du corps, à cette terrible maigreur invitant à une comparaison avec la vision des survivants des camps de la mort. D'ailleurs, dans *Le baiser papillon*, la transfusion de sang (contaminé) que reçoit la fille de Colette Guedj se superpose à une minute de silence en souvenir de l'holocauste que l'autrice accomplit une heure plus tard en Israël lors d'un déplacement professionnel : « Et, tandis que je me redressais instinctivement en mémoire de ces millions de gens réunis dans la mort, toi, on t'allongeait sur un lit d'hôpital, où tu allais naître à la tienne. »<sup>[10]</sup>

Dans les récits revient fréquemment l'idée d'une sidération face à l'annonce de la contamination. C'est le cas chez des personnages féminins hétérosexuels, mariés et monogames, pour qui le Sida ne peut être que l'affaire des autres, de celles et de ceux qui ne mènent pas une vie « rangée ». L'écrivaine mexicaine Lydia Cacho, dans *Muérdele el corazón*, utilise un langage cinématographique pour évoquer cette annonce qui, en quelques secondes, vient radicalement bouleverser le cours d'une vie :

Mon esprit restait paralysé sur le mot « séropositive » comme si je ne l'avais jamais entendu et que j'essayais de lui trouver un sens. Ce fut étrange, tout ce qui m'entourait bougeait au ralenti, les mots s'effaçaient lentement, avec un long espace entre chaque lettre, séropositive s i d a Sida. [...] J'avais l'impression d'être le personnage d'un film, de ceux où les événements se produisent au

[9] Cacho, *Muérdele el corazón*; Mavrikakis, *Deuils cannibales et mélancolique*; Barukh, *Le cas zéro*.

[10] Guedj, *op. cit.*, p. 16.

ralenti et où l'on voit et l'on perçoit, plan après plan, chaque seconde, avant que n'explode la voiture, ou la bombe, ou la balle avant de pénétrer le corps de l'acteur, atteignant peu à peu son objectif, déchirant tout d'abord le tissu, puis la chair avant de créer un impact lent, intense, tragique.<sup>[11]</sup>

Dans de nombreux textes, apparemment plus chez les femmes que chez les hommes, on trouve également un questionnement sur ce qu'Hélène Jaccomard appelle l'« inversion douloureuse de la logique générationnelle »<sup>[12]</sup>, c'est-à-dire la mort des enfants, dans leur jeunesse, avant celle des parents, une autre forme de transgression qui plonge la famille une nouvelle fois dans la sidération. Face à cette inversion généalogique, tout le texte de Colette Guedj, par exemple, va essayer d'éviter de parler de la mort : par plusieurs jeux formels au niveau de la structure, au moyen de prolepses et d'analepses, par l'interpellation directe de la fille<sup>[13]</sup>. Le texte va aussi tenter de faire renaître la fille, de la « remettre au monde », une expression utilisée plusieurs fois dans *Le Baiser papillon*. C'est là l'aspect le plus marquant

de l'œuvre qui n'est pas sans faire écho à la pensée d'Antoinette Fouque, laquelle dans ses multiples articles, compilés ces dernières années par les éditions féministes *Des Femmes – Il y a 2 sexes. Essais de féminologie ; Gravidanza. Féminologie II ; Génésique. Féminologie III* – n'a cessé de mettre en avant l'idée que les femmes sont des « anthropocultrices », c'est-à-dire des « productrices du vivant »<sup>[14]</sup>. Ainsi, chez Colette Guedj, ce qui devrait évoquer la fin, la mort, est remplacé immédiatement par une image de vie, de naissance : le lit mortuaire rappelle le berceau, le bain final apparaît comme un nouveau liquide amniotique, la survenue rapide de la mort (à 27 ans) fait pendant à celle de la naissance dans l'ascenseur, etc.

Mort évacuée chez Colette Guedj ou, au contraire, affirmée chez l'autrice canadienne Catherine Mavrikakis étudiée par Thomas Ayouti, ces récits sur le VIH/Sida s'accompagnent souvent des images du froid, de la solitude, de la guerre (le virus étant un ennemi contre lequel on doit livrer une bataille) et de la métaphore si bien analysée par Susan Sontag du Sida comme peste<sup>[15]</sup>, c'est-à-dire une épidémie répondant à une punition collective. Désormais, l'association amour-mort, la peur de la sexualité, prévalent chez certains. C'est particulièrement évident dans *La vie heureuse* de Nina Bouraoui, qu'analyse Éva Feole, où le personnage d'Alan, par exemple, a abandonné tout plaisir, tout relâchement, n'entreprend de relations sexuelles qu'après avoir vérifié avec une froideur médicale, gynécologique, que toutes les conditions sécuritaires sont réunies<sup>[16]</sup>.

[11] Cacho, *op. cit.*, pp. 25-26 : « Mi mente estaba aún atrapada en la palabra "seropositiva" como si nunca la hubiera escuchado e intentara darle sentido. Fue curioso, todo a mi alrededor se desarrolló en cámara lenta, las palabras se barrían lentas, con un gran espacio entre cada letra, s e r o p o s i t i v a s i d a Sida. [...] Me sentí como si fuera personaje de una película, de esas en las que suceden las cosas en cámara lenta y una ve y percibe cómo pasa, cuadro por cuadro, cada segundo antes de que explote el auto, o la bomba, o cómo se detiene la bala antes de penetrar el cuerpo del actor, alcanzando su objetivo poco a poco, rompiendo primero la tela y después la carne hasta crear un impacto lento, intenso, desgarrador. »

[12] Jaccomard, *op. cit.*, p. 266.

[13] *Ibid.*, pp. 278-279.

[14] Fouque, *Génésique. Féminologie III*, p. 65.

[15] Sontag, *op. cit.*, p. 174. Lire également Bourgois, *La nouvelle peste*, p. 204.

[16] Bouraoui, *La vie heureuse*, pp. 159-160.

L'une des interrogations du présent ouvrage collectif ressortit aux relations entre la maladie et la création littéraire et artistique, sur la possible dimension thérapeutique de ces activités. Sur cette question comme sur bien d'autres les avis divergent. Si l'écrivain Éric Chevillard la nie en bloc – « Je n'ai pas souvenir, écrit-il, que la lecture du *Grand Meaulnes* m'ait débarrassé de mon acné polymorphe juvénile. L'écrivain comme guérisseur ou sorcier, ne serait-ce pas encore une de ces illusions enfantées par notre rêve d'une littérature performative, réellement capable de mordre dans le réel avec le mot *mâchoire*? »<sup>[17]</sup> –, beaucoup prêtent à la littérature, cependant, des vertus thérapeutiques.

Pour l'écrivain ou l'artiste malade, il s'agirait de s'inscrire dans la vie par la création. C'est le sens des mots d'Hervé Guibert dans *Le protocole compassionnel*: « C'est quand j'écris que je suis le plus vivant. Les mots sont beaux, les mots sont justes, les mots sont victorieux. »<sup>[18]</sup> Il en irait de même pour le lecteur malade: les œuvres littéraires pourraient s'apparenter à des pansements, des cataplasmes fictionnels<sup>[19]</sup>, une manière d'affronter la maladie, de trouver des expériences similaires, de se sentir partie d'une communauté, d'une solidarité. Selon Stéphane Grisi,

[s]ur le plan de l'économie psychique, la lecture d'une autopathographie par un lecteur-malade stimule ce lecteur à

identifier son vécu de la maladie, à le cerner, à le préciser, au lieu de laisser ce vécu dans l'informel, le flou, voire la confusion. Dans ces conditions, l'activité de lecture peut aussi servir de tremplin ou de catalyseur à la formulation et l'expression de certains sentiments, de certaines émotions ou convictions. Avec les autopathographies, à la possibilité d'une écriture cathartique pour l'auteur-malade viendrait s'ajouter celle d'une lecture cathartique pour le lecteur-malade.<sup>[20]</sup>

C'est dans ce contexte que s'est développée ces dernières années la bibliothérapie, c'est-à-dire « l'utilisation d'un ensemble de lectures sélectionnées en tant qu'outils thérapeutiques en médecine et en psychiatrie; et un moyen pour résoudre des problèmes personnels, par l'intermédiaire d'une lecture dirigée »<sup>[21]</sup>. La force langagière, le plaisir textuel, l'identification avec les personnages et les événements du récit pourraient provoquer une catharsis ou libération des émotions<sup>[22]</sup>. Il ne s'agit pas de guérir, comme l'annonce la quatrième de couverture de *Cent romans de première urgence pour (presque) tout soigner*, qualifiée par Isabelle Blondiaux de « Vidal littéraire »<sup>[23]</sup>, mais d'apporter simplement, et c'est déjà beaucoup, une forme de bien-être psychique. L'expérience d'Isabelle Sentis le démontre aisément.

[17] Éric Chevillard, « SOS-Écrivains », cité dans Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, p. 97.

[18] Hervé Guibert, *Le protocole compassionnel*, cité dans Maxence, *Les écrivains sacrifiés des années Sida*, p. 18. Lire également Rousset, « Introduction. La création de soi par la maladie : du recours à l'intime à la tentation de la démesure », pp. 15-25.

[19] Berthoud et Elderkin, *Remèdes littéraires. Se soigner par les livres*, pp. 7, 9.

[20] Grisi, *op. cit.*, p. 230.

[21] Pellé-Douël, *Ces livres qui nous font du bien. Invitation à la bibliothérapie*, p. 27. Voir aussi Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*, p. 7.

[22] Ouaknin, *Bibliothérapie. Lire, c'est guérir*, pp. 17-18, 20 ; Blondiaux, *op. cit.*, p. 59.

[23] Blondiaux, Isabelle, *op. cit.*, p. 7.

Voilà résumés en quelques mots les axes de réflexion de cet ouvrage dont le but premier, en détournant légèrement les propos d'Emmanuel Carrère dans *D'autres vies que la mienne*, consiste à penser ce qui peut être pansé<sup>[24]</sup>.

NICOLAS BALUTET

## Bibliographie

Barukh, Sarah : *Le cas zéro*. Albin Michel, 2018.  
 Berthoud, Ella et Susan Elderkin : *Remèdes littéraires. Se soigner par les livres*. Jean-Claude Lattès, 2015.  
 Blondiaux, Isabelle : *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*. Honoré Champion, 2018.  
 Bouraoui, Nina : *La vie heureuse*. Le Livre de Poche, 2004.  
 Bourgois, Élisabeth :  
*La nouvelle peste*. Éditions du Triomphe, 1996.  
 Cacho, Lydia : *Muérdele el corazón*. Plaza y Janés, 2006.  
 Carrière, Emmanuel : *D'autres vies que la mienne*. POL, 2009.  
 Del Amo, Julia : *El Sida y la mujer. Aspectos clínicos y sociales*. Ediciones Pirámide, 1999.  
 Dossier de l'Institut Panos :  
*Sida. Une triple menace pour les femmes*. L'Harmattan, 1991.  
 Fouque, Antoinette :  
*Génésiq. Féminologie III. Des femmes*, 2012.  
 Gefen, Alexandre : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*. Éditions José Corti, 2017.

Grisi, Stéphane : *Dans l'intimité des maladies. De Montaigne à Hervé Guibert*. Desclée de Brouwer, 1996.  
 Guedj, Colette : *Le baiser papillon*. Pocket, 2001 [1999].  
 Jacomard, Hélène :  
*Lire le Sida. Témoignages au féminin*. Peter Lang, 2004.  
 Lebovici, Élisabeth : *Ce que le Sida m'a fait. Art et activisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*. JRP-Ringier, 2017.  
 Mavrikakis, Catherine : *Deuils cannibales et mélancoliques*. Éditions Trois, 2000.  
 Maxence, Jean-Luc :  
*Les écrivains sacrifiés des années Sida*. Bayard Éditions, 1995.  
 Ménil, Alain : *Saints et saufs. Sida : une épidémie de l'interprétation*. Les Belles Lettres, 1997.  
 Mensah, Maria Nengeh : *Ni vues ni connues ? Femmes, VIH et médias*. Les Éditions du remue-ménage, 2003.  
 Meruane, Lina : *Viajes virales. La crisis del contagio global en la escritura del Sida*. Fondo de Cultura Económica, 2012.  
 Ouaknin, Marc-Alain :  
*Bibliothérapie. Lire, c'est guérir*. Seuil, 1994.  
 Pellé-Douël, Christilla : *Ces livres qui nous font du bien. Invitation à la bibliothérapie*. Marabout, 2017.  
 Rousset, Hugues :  
 « Introduction. La création de soi par la maladie : du recours à l'intime à la tentation de la démesure », in *De la maladie à la création*, Éditions Érès, 2013.  
 Sontag, Susan : *La maladie comme métaphore. Le Sida et ses métaphores*. Christian Bourgeois Éditeur, 1993.

[24] Carrière, *D'autres vies que la mienne*, p. 310. La citation originale est la suivante : « Et moi qui suis loin d'eux, moi qui pour le moment et en sachant combien c'est fragile suis heureux, j'aimerais panser ce qui peut être pansé, tellement peu, et c'est pour cela que ce livre est pour Diane et ses sœurs. »